**UNE GERBE de RÉFLEXIONS**

**L'organisation cléricale ! Et... la nôtre ?**

 L'organisation cléricale est merveilleuse et digne d'être donnée en modèle aux républicains. Dès qu'une élection est annoncée, fut-ce à la dernière heure, dès qu'une manifestation se prépare, les presbytères sont alertés. Aussitôt le mot d'ordre est communiqué aux chefs de quartier de la commune, qui le transmettent à leurs troupes. Les distributions de journaux, de tracts, de bulletins et d'argent se font automatiquement et en silence, souvent à la faveur de la nuit. Le clergé connaît les besogneux, les hésitants, les gens versatiles et les peureux qui vivent dans la crainte de l'enfer. Tous les moyens sont mis en œuvre par les gens du presbytère pour les gagner à leur cause. Par leur ascendant ou par la crainte qu'ils inspirent, par leur doux parler, leur ronronnement lors de leurs tournées dans les fermes, ils arrivent à conquérir les êtres faibles, et, parfois les autres, par l'entrée en scène de l'épouse. L'homme est vaincu. Il n'est qu'un côté du triangle éternel tandis qu'il a contre lui les deux autres côtés, l'homme et la femme. I1 y a l'influence des journaux cléricaux et la proscription lancée contre les autres gazettes ; il y a les sermons et la pression exercée parfois jusque dans le confessionnal. I1 y a l'adresse incomparable des prêtres attentifs à provoquer des vocations ecclésiastiques ou monastiques dans les familles républicaines. Dès que le fils ou le frère est élevé à cette dignité, la famille en montre de la fierté ou de la gène. Elle flanche politiquement ou rentre dans sa coquille, comme le colimaçon. Sans doute la droite est divisée ; il reste un petit lot de royalistes, un petit groupe qui ne compte plus. Dans quelques années les contemporains de M.de Blois ou leurs fils seront un objet de curiosité et, derniers spécimens d'une espèce abolie, ils seront momifiés et conservés précieusement dans les musées. On les regardera avec respect. Il y a aussi les conservateurs libéraux de l'ancienne école de M. Piou. Pauvres gens ! Leur espèce se raréfie de plus en plus et se rétrécit comme la peau de chagrin de Balzac. Les démocrates populaires, parti de jeunes audacieux tout acquis à la politique du Vatican, sont devenus le nombre dans les rangs de la droite et ils sont doués d'un formidable appétit politique. On entend les craquements des os des conservateurs devenus une pâtée sous les efforts conjugués de leurs mâchoires sans cesse en travail. Conservateurs et démocrates qui se détestent marchent en parfait accord sous la poigne des évêques qui les jettent dans les bras les uns des autres en leur prescrivant de se tenir unis comme le seraient des forçats à la chaîne. Qu'importe que l'amalgame révèle des soldats aux uniformes variés puisqu'on leur impose des âmes pareilles ! L'esprit de corps les anime et, le jour de l'élection, il n'y a parmi eux ni traîtres, ni traînards. Tous les efforts associés convergent vers un même but et la consigne est suivie. Pas un bulletin ne s'égare ni ne manque à l'appel.

 Il n'en est pas de même dans le camp républicain où l'un tire à hue et l'autre à dia. Dans le Finistère, les chefs républicains ou ceux qu'on regarde comme tels, ont chacun une politique particulière, Tout y est individualisme ou anarchie. Il faut tout de même excepter le parti radical-socialiste qui est organisé, vivant, mais peu secondé par d'autres chefs républicains appartenant on ne sait pourquoi à d'autres formations ou à d'autres nuances et qui craindraient, en adhérant au parti radical-socialiste, de se compromettre. On se réunissait autrefois, à la veille d'une élection, entre républicains, pour délibérer et fixer en commun une tactique électorale, pour réunir quelques fonds et aider les candidats peu fortunés. Tandis que les gens de la droite reçoivent gros de la caisse noire, alimentée par des gogos qui sont en partie des nôtres, certains de nos candidats n'ont même pas de quoi payer leurs bulletins, ni leurs affiches, ni leur auto. Nous allons souvent aux urnes en pleine débandade, sans mot d'ordre et sans tactique commune. Nos divisions du premier tour produisent sur le corps électoral la plus fâcheuse impression et paralysent notre élan. Depuis la naissance du front commun, le désordre règne davantage encore dans nos rangs. C'est la confusion. Et cette confusion s'aggravait encore du fait qu'hier on était pour ou contre le ministère Doumergue. On traitait la France en malade, et, quand on se présentait sur le seuil de la maison, pour y entrer, on vous disait : « Chut ! Silence ! Elle dort : ne troublez pas son sommeil». Les réactionnaires, c'est-à-dire les jésuites, nés malins, avaient accaparé Doumergue comme autrefois ils avaient confisqué Poincaré à leur usage et profit électoral. L'ex-député Quéinnec, avec ses petits airs innocents et malheureux de goéland malade, excelle dans ce genre d'exercice. Il ne manquait pas une occasion d'exalter le président ni d'en jouer à son profit. Il ne tarissait pas d'éloges sur la République à laquelle il ne manquerait pas de tordre le coup, après la victoire de son parti.

 En voilà assez ! Il est temps que les républicains se retrouvent et s'unissent pour opposer un front unique aux coalisés de la droite dont l'union fait la force. Il est incroyable que tous les chefs républicains ne se trouvent pas d'accord pour trouver cette formule du succès qui serait venue tout naturellement sur les lèvres de M. Joseph Prudhomme, d'illustre mémoire.

**Pierre Lerouge**

***Le Citoyen*, 22 novembre 1934**